

Lise Poirier Courbet, psychosociologue, est l'auteure d'un essai qui explore, études et témoignages à l'appui, les conséquences intimes et sociales du viol, ainsi que le processus de réparation. Elle a confié à *Causette* son propre cheminement de « femme violée » pour se reconstruire.

PAR MARION ROUSSET

Viol

Les chemins de la résilience

De l'eau a coulé sous les ponts depuis l'année maudite de ses 16 ans. En un matin d'hiver venteux et pluvieux, Lise Poirier Courbet nous reçoit dans son appartement parisien qui offre une vue apaisante sur le canal de l'Ourcq. Ce cours d'eau qui file sous sa fenêtre, la psychosociologue ne se lasse pas de le contempler. Serène en apparence. Joyeuse, même. Adolescente, elle a pourtant connu l'enfer. Un locataire de ses parents s'introduit dans sa chambre et la viole. C'était en mars 1971, année de son baccalauréat, dans une commune du Maine-et-Loire. Son père, en cure de désintoxication à l'alcool, est absent de la maison. Ses six frères et sœurs n'habitent plus là. C'est sa mère, couturière, qui porte plainte contre l'agresseur, à une époque où on étouffe ce type d'affaires. Une mère qui porte la culotte, considère que les hommes sont tous orgueilleux et égoïstes et qui est proche du Parti socialiste unifié (PSU).

LE PROCÈS, ÉTAPE VIOLENTE MAIS FONDATRICE

Au procès, aucun avocat n'est là pour la soutenir, mais les marques de strangulation, identifiées lors d'un examen médical juste après l'agression, convaincront le jury, et le violeur écoperà d'une peine de prison. Ce moment, elle l'a longtemps refoulé. Se souvenir de l'indifférence des institutions pénales face aux sévices subis et à la cruauté d'un crime qui réduit ses victimes à l'état de « bout de viande » ? C'est sans doute plus qu'elle n'en pouvait supporter. « Quand le médecin légiste constate que mon hymen est percé, il me demande si je ne me suis pas masturbée avant. Ses questions sont très intrusives. Plus tard, je me retrouve dans une salle seule face au juge d'instruction à 2 mètres de moi ; ma mère derrière, que je ne vois pas. » Séquence violente... et pourtant fondatrice : « Quand le juge m'a demandé si je maintenaiss ma plainte, j'ai répondu : "Ce n'est pas pour moi, c'est pour les autres." En réalité, avec le recul, c'était aussi pour moi. »

Commence alors une lente réparation. Cette femme de petite taille a la force de ceux qui soulèvent des montagnes. Oui, car elle a dû tout réapprendre : le bonheur, l'amour, le sexe, la confiance. Et c'est ce processus qu'elle explore dans son livre, *Vivre après un viol. Chemins de reconstruction*, qui donne la parole à huit autres rescapées, résilientes comme elle.

« COMMENT DONNER SENS À L'INSENSÉ »

Cette approche inhabituelle a attiré l'attention du sociologue Vincent de Gaulejac, qui dirige la collection dans laquelle cet essai a été édité : « *Les questions qu'elle pose – comment un sujet fracassé peut faire quelque chose de son histoire, donner sens à l'insensé, transformer ce qui est facteur d'angoisse en force – m'ont beaucoup intéressé.* » Les experts pointent les conséquences irrémédiables du viol, parlent de syndrome phobique ou dissociatif, évoquent ce qui a été anéanti à jamais. Lise Poirier Courbet, elle, sait que les femmes peuvent s'en sortir. Cette certitude lui vient moins d'un savoir institutionnel que de celui surgi à son insu et incorporé dans sa chair, qu'elle partage avec d'autres femmes au destin semblable. Un « *savoir-violé* », selon ses mots. Son livre en est une illustration. Ce n'est ni un témoignage brut ni une étude distanciée, mais un objet hybride au croisement d'une expérience intime et d'un travail de recherche qui pense les conséquences intimes et collectives de cet acte. « *Lise Poirier Courbet répond à un vœu que je formule depuis des années et des années pour que des études nous aident à mieux comprendre ce qu'est le viol, ce qu'il détruit, comment se reconstruire après*, insiste la femme politique et militante féministe Clémentine Autain dans la préface. *Les recherches font cruellement défaut alors que le viol, atteinte fondamentale à la dignité humaine, est un phénomène de masse.* » Et c'est vrai que derrière les histoires vécues affleure une condition commune.



Lise Poirier Courbet, dans son livre, donne aussi la parole à huit rescapées.

À 60 ans, l'auteure sait donc que, malgré une vulnérabilité durable, retrouver goût à la vie n'est pas un horizon inaccessible. Que vivre bien est non seulement une promesse qu'elle s'est faite, mais une possibilité : « *J'ai eu la chance de pouvoir reconstruire une vie amoureuse et une vie sexuelle. Cette reconquête m'a aussi permis d'avoir trois enfants : c'est formidable de donner la vie à l'endroit de l'irruption du réel de la mort.* » Mais elle sait aussi combien chaque parcours est singulier. Certaines femmes devenues prudes et craintives rentrent chez elles avant la tombée de la nuit ou se font raccompagner par un ami, organisent tous leurs déplacements au millimètre, se rassurent en écartant le hasard. D'autres, au contraire, flirtent avec le danger. Lise Poirier Courbet fait partie de la catégorie des têtes brûlées. « *J'ai commencé par faire n'importe quoi. J'ai eu plein d'amants, je n'avais pas peur, je prenais des risques.* » Comme le jour où, entre le Pérou et la Bolivie, elle se retrouve prise en stop par un camionneur qui tente de profiter de la situation. Un sale moment dont elle sort indemne grâce à des réflexes d'auto-défense acquis après son viol. Est-ce parce qu'elle ne tient plus à la vie qu'elle brave ainsi la mort ? « *Ne pas s'interdire de voyager, c'est une façon de se prouver à soi-même qu'on peut dépasser la peur. Je ne voulais pas être dominée par ce qui m'était arrivé* », corrige-t-elle. À l'entendre prononcer ces mots revient à l'esprit cette phrase de Virginia Despentes dans *King Kong Théorie* : « *J'ai fait du stop, j'ai été violée. J'ai refait du stop.* » Une revendication qu'elle aurait pu faire

« *J'ai eu la chance de **reconstruire une vie amoureuse** [...]. Ça m'a permis d'avoir trois enfants : c'est formidable de donner la vie à l'endroit de l'irruption du réel de la mort* »

sienne. Ce qui ne l'empêche pas aujourd'hui de se faire des cheveux blancs pour ses deux filles. Entre la peur qu'il leur arrive malheur et le désir de les laisser s'épanouir, l'ambivalence n'est pas évidente à surmonter. Son conseil de mère : ne pas se refermer, mais rester vigilant.

METTRE EN MOTS SA SOUFFRANCE

Ses frasques de jeune routarde témoignent d'un caractère bien trempé. Mais on ne peut pas encore parler de « guérison ». Il y eut l'époque où elle nouait un foulard autour de son cou pour cacher ses cicatrices aux yeux de ses copains lycéens. Celle des folles expériences au bout du monde. Puis celle des hésitations, quand raconter son drame lui faisait craindre de devenir « madame Viol ». Et il y a aujourd'hui. Une dernière étape a été franchie. Avoir su mettre en mots sa souffrance lui a permis de se délester du poids de son passé. Comment est-ce arrivé ? Nul n'aurait pu le prédire. L'élément déclencheur a surgi sans crier gare, là où on ne l'attendait pas. Ainsi, Lise Poirier Courbet n'a pas trouvé la solution dans les « groupes de femmes » des années 1970 : « *Ces groupes m'ont aidée, j'en ai même créé un quand j'ai intégré la première promotion mixte de HEC, une école de commerce qui comptait alors 27 étudiantes pour 750 garçons. Mais ce n'est pas ça qui m'a permis de sortir du traumatisme.* » Pour elle, les combats collectifs ne suffisent pas. « *Je suis féministe, mais...* », pourrait-elle rétorquer à la cohorte de celles qui rejettent l'étiquette et répètent à l'envi : « *Je ne suis pas féministe, mais...* »

C'est la guerre d'ex-Yougoslavie qui la réveille de sa longue torpeur. En 1991, les journaux relaient le conflit, et partout résonne le mot « viol » qui lui parvient amplifié par sa propre histoire. Alors que ses deux parents viennent de mourir, elle se rend compte qu'elle a oublié toutes les scènes du procès. Tenace, elle obtient du greffe du tribunal d'avoir accès à des archives normalement disponibles cent ans après. Elle se plonge alors dans les mots des autres et dans les siens pour accoucher d'un premier livre très personnel qui attend d'être publié : *C'est la première fois que je vis longtemps*. Son deuxième retrace la trame d'autres vies brisées en écho à la sienne. Celui-là aussi, elle a résisté longtemps avant de l'écrire. « *C'est un soulagement d'y être arrivée, mais il faut maintenant réussir à en parler publiquement* », précise-t-elle. Difficile tâche quand persistent des séquelles invisibles – moments d'absence, pertes de repères spatio-temporels, sentiment de perdre parfois le nord. Seulement, désormais, elle se sent assez forte pour s'exposer au regard d'inconnus : « *Ça ne peut plus me détruire.* » Juste la remuer, peut-être. ●

POUR ALLER PLUS LOIN

Vivre après un viol.
Chemins de reconstruction,
de Lise Poirier Courbet.
Éditions Erès/
Coll. Sociologie
clinique, 2015.